

UNE HISTOIRE
DES REPRÉSENTATIONS MENTALES

Pour Comprendre

Collection dirigée par Jean-Paul Chagnollaud

L'objectif de cette collection *Pour Comprendre* est de présenter en un nombre restreint de pages (176 à 192 pages) une question contemporaine qui relève des différents domaines de la vie sociale.

L'idée étant de donner une synthèse du sujet tout en offrant au lecteur les moyens d'aller plus loin, notamment par une bibliographie sélectionnée.

Cette collection est dirigée par un comité éditorial composé de professeurs d'université de différentes disciplines. Ils ont pour tâche de choisir les thèmes qui feront l'objet de ces publications et de solliciter les spécialistes susceptibles, dans un langage simple et clair, de faire des synthèses.

Le comité éditorial est composé de : Maguy Albet, Jean-Paul Chagnollaud, Dominique Château, Jacques Fontanel, Gérard Marcou, Pierre Muller, Bruno Péquinet, Denis Rolland.

Dernières parutions

Claire COURATIER, Christian MIQUEL, *Les études qualitatives : théorie, applications, méthodologie, pratique*, 2007.

Christian MIQUEL, *La pensée du rien*, 2006.

Martine QUINIO BENAMO, *Probabilités et statistique aujourd'hui*, 2005.

François-Nicolas AGEL, *Le monde des marchés*, 2005.

Madjid BENCHIKH, Algérie : un système politique militarisé, 2003.

Jacques FONTANEL et Ivan SAMSON, *Les liaisons dangereuses entre l'Etat et l'économie russes*, 2003.

Edmond CROS, *La sociocritique*, 2003.

Gilles VANNIER, *L'existentialisme*, 2001.

Jacques FONTANEL, *L'action économique de l'Etat*, 2001.

Abderrahim LAMCHICHI, *L'islamisme politique*, 2001.

Bernard CUBERTAFOND, *La vie politique au Maroc*, 2001.

Claude COURLET, *Territoires et régions, les grands oubliés du développement économique*, 2001.

Lucienne CORNU, *Neurocommunication*, 2001.

Claude Meyer

UNE HISTOIRE
DES REPRÉSENTATIONS MENTALES

*Contribution à une archéologie de la société
de la connaissance*

L'Harmattan

Du même auteur :

Aux Origines de la communication humaine, L'Harmattan, 2001

© L'Harmattan, 2007
5-7, rue de l'École polytechnique ; 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-296-03537-9
EAN : 9782296035379

Je dédie ce livre à Bertrand et Florence,
mes compagnons d'infortune.
Grand merci à vous, sans nos parties d'échecs
et nos voyages initiatiques dans le monde de la musique,
je crois que j'aurais perdu la raison
dans l'univers totalitaire du "Bocal sacré".

Un grand merci aussi à Gustave, mon oncle,
pour la relecture de cet ouvrage.

Ce livre est une histoire. Il a aussi une histoire. Dès mon entrée dans le monde universitaire, j'ai eu la chance d'avoir un vie intellectuelle très riche tant dans ma propre université que dans les séminaires parisiens de ma communauté scientifique ou lors des colloques ou congrès internationaux, une vie intellectuelle passionnante donc, à laquelle il fut mis brusquement fin en septembre 2001.

J'ai alors dû quitter mon université d'origine pour assumer d'autres fonctions. Pendant quatre ans, j'ai subi une immersion douloureuse dans un monde auquel j'étais totalement étranger. Je ne pouvais pas imaginer trouver dans un établissement d'enseignement supérieur un tel désintérêt pour les choses de l'esprit, une telle défiance à l'égard de la culture. Dans ce "Bocal sacré", expression créée par un de mes amis pour désigner ce milieu clos régenté par une direction rétrograde et inculte, je me devais de conserver, pour survivre, une activité de recherche correspondant à un besoin clairement identifié. C'est ainsi qu'est né ce livre.

Si, par nécessité, j'y transgresse les frontières disciplinaires, il ne faudrait pas y voir l'étalage pédant d'un cuistre, mais plutôt la démarche de quelqu'un qui tente, avec humilité, de relier des champs disciplinaires épars en s'aventurant dans des domaines qui ne relèvent pas toujours de sa spécialité. Cette aventure, même si le résultat est inégal, se devait d'être tentée. Je suis convaincu que les cloisonnements disciplinaires nuisent à une meilleure compréhension de l'Homme. Je précise, si besoin en était, que je ne suis nullement philosophe et que je considère les textes philosophiques comme un témoignage.

Ces précisions apportées, je vous invite à commencer la lecture de ce livre qui m'a demandé plusieurs années d'un travail soutenu et une ascèse exigeante. Je vous souhaite d'avoir autant de plaisir à le lire que j'en ai eu à l'écrire.

Cesson, le 24 avril 2007

introduction

Dans nos sociétés postindustrielles la connaissance a acquis une importance cruciale. Mais sait-on le lien étroit qui unit la connaissance aux représentations qui peuplent notre univers mental ? Sans la capacité à nous rendre présents à l'esprit des objets absents, nous serions des êtres sans mémoire, sans projet, des êtres de pure sensation pour qui toute connaissance serait impossible. Les représentations mentales des objets, des actions et des événements constituent le fondement sur lequel nous nous appuyons pour comprendre le monde, construire la réalité, car connaître une chose *c'est l'intérioriser, se l'approprier donc la rendre présente au système cognitif*. Elles permettent de représenter certains aspects de l'environnement, participant ainsi au traitement qualitatif du réel, au processus de catégorisation du monde. Elles seraient aussi utilisées pour contrôler nos propres conduites. Modelées par les contraintes biologiques de notre cerveau, mais aussi produites par la société, les Sciences Humaines et Sociales en font grand usage pour rendre compte ou tenter d'expliquer processus et comportements. Elles sont aussi présentes en épistémologie et dans la théorie de la connaissance.

Ce livre est né d'un besoin, celui de disposer de façon accessible d'une histoire synthétique des différentes théories sur les représentations mentales. Si le terme désigne « *ce que l'on se représente, ce qui forme le contenu concret d'un acte de pensée* », le concept est étrange. Il évoque les champs les plus divers : représentations du monde à travers les cosmogonies, les cartes, représentation politique à laquelle on associe aujourd'hui la crise de la représenta-

tion, mentalités collectives etc. La représentation peut être aussi théâtrale, indissociable de la mise en scène. Elle est aussi plastique ou picturale induisant une problématique de figuration.

Le mot *représentation* nous vient du latin. On le trouve utilisé en 1250 pour désigner l'action de mettre une production devant les yeux ou devant l'esprit de quelqu'un. Depuis cette époque, la représentation évoque indiscutablement l'idée de présence ou plus exactement de double présence. Ce qu'exprime très bien Jean Ladrière (né en 1921) dans son article « *Représentation et Connaissance* » de l'*Encyclopædia Universalis* (vol. 14, 88-90.) :

« il y a dans la représentation comme une superposition de deux types de présence : d'une part la présence effective, directe d'une personne, d'un objet, d'une action ; d'autre part la présence indirecte, médiatisée par la première d'une réalité qui n'appartient pas au champ de l'appréhension directe ».

Une représentation est *à la place de*. Il s'agit d'un substitut, d'un tenant lieu. Ce qui renvoie, selon Jean Ladrière à une double métaphore : la représentation théâtrale d'une part (*mise en présence devant le spectateur de la situation signifiante*) et la représentation diplomatique de l'autre (la vicariance, *à la place de...*).

À l'articulation des différents sens de ce terme, nous pouvons en dégager plusieurs points communs. Tout d'abord ce qui, dans la diversité, constitue l'unité du concept : la dialectique entre la présence du signe et l'absence de l'objet représenté. Il s'agit, par la vicariance, de substituer un signe, une figure, un symbole, une image, un concept à un objet, mais aussi de le rendre présent, de le rendre sensible, de donner à voir au travers de la métaphore théâtrale. L'activité de représentation est liée à la fonction symbolique, c'est-à-dire à cette forme de l'activité humaine qui consiste à produire des symboles dont la caractéristique est de *tenir lieu d'autres entités*. Tout symbole est en effet un *valant pour*.

Derrière cette médiation se dissimule une fonction spéculaire de duplication. En figurant une réalité, nous en construisons un double sous forme d'image, de schéma, de carte, un double compréhensible grâce à un travail de figuration par lequel nous représentons ce que nous percevons. *Représenter c'est cadrer, mettre en forme, organiser. La représentation donne à voir en sélectionnant ce qu'elle montre*. Images mentales, procédures, schémas, cartes et modèles mentaux, concepts, règles d'action mais aussi attitudes propositionnelles, croyances ou désirs, les représentations sont intentionnelles, elles sont *à propos de quelque chose*. Au-delà d'une spécificité individuelle, elles

posséderaient, en plus, un noyau commun partagé par la plupart des esprits humains participant à une même culture. Les représentations s'étaient ainsi sur une sorte de spectre qui va de la perception à la culture puisqu'il existe aussi des représentations sociales et des représentations collectives.

Ce qui en fait, pour le chercheur, un outil fondamentalement polysémique. Une telle polysémie est inquiétante. Peut-on encore considérer comme scientifique un objet utilisé de façon si diverse par tant de disciplines. Ne peut-on pas pressentir un problème épistémologique d'inscription conceptuelle ? S'agit-il d'ailleurs d'un concept ? D'un concept à géométrie variable ? D'un concept fourre-tout ? D'une idée ? D'une notion ? Indiscutablement, le statut scientifique de la représentation est sujet à caution.

Cet ouvrage se veut être une contribution modeste à la connaissance d'un objet, certes très utilisé, mais sur lequel, par une sorte de *consensus mou*, les chercheurs évitent de trop s'interroger. Mais il ne s'agit aucunement d'un ouvrage polémique. Nous allons nous pencher sur l'origine du concept. D'où nous vient-il ou, en d'autres termes, comment, à travers l'histoire, les hommes ont-ils construit des théories, *des manières de voir*, pour expliquer la façon dont nous représentons le monde ? Pour répondre à cette question, nous allons procéder à la façon d'un peintre impressionniste, ou plus précisément, à la manière d'un pointilliste tel Seurat. Par touche, par traits infimes, nous allons tenter de laisser émerger progressivement une « *Gestalt* », une bonne forme qui permettra au processus interprétatif à l'œuvre dans chaque lecteur de construire un modèle opératoire. Cela ne va pas se réaliser sans difficulté.

Si l'histoire est, sans nul doute, une voie privilégiée pour la compréhension des questions difficiles, il faut rester vigilant. En replaçant la notion dans une perspective historique, nous allons nous trouver en présence d'un processus buissonnant et ininterrompu d'interprétations théoriques, que ce soit en philosophie ou dans d'autres disciplines. Il nous faut donc éviter de reconstruire *a posteriori* une filiation qui, contextualisée dans les idées d'une époque, perdrait tout sens.

Peut-on d'ailleurs définir, de façon non ambiguë et pour une longue période, la représentation mentale ? Comment, à travers l'histoire de la pensée occidentale reconnaître, identifier des travaux, des recherches, des

théories qui se rapportent à l'objet de ce livre ? Par exemple, la théorie des *Idées* de Platon ne semble pas *a priori* avoir de relation avec les représentations au sens moderne du terme. Mais, en fait, *Idée* signifie *forme, ce que l'on voit* plutôt qu'idée au sens que nous lui donnons aujourd'hui, c'est-à-dire un objet de pensée. Le sens d'*Idée* semblerait alors proche de celui de concept. Nous serions bien dans une problématique de représentation. Mais, dans la théorie de la connaissance de Platon, l'*Idée* existe en elle-même : elle préexiste aux objets, elle a une réalité indépendante de notre esprit. Il faudra donc dégager la filiation entre *Idée* et *représentation*. Le statut de l'idée comme objet de pensée a, lui aussi, évolué à travers les siècles. Nous verrons que, si chez Descartes l'idée ne sera qu'une simple représentation, qu'un simple tableau, chez Leibniz, elle se définira de façon dynamique, comme une tendance. Tout au long des siècles, la philosophie s'est ainsi préoccupée de l'origine des idées (avec un petit i !). Nous allons donc essayer de voir comment cet objet s'est progressivement construit dans la pensée occidentale et prendre les textes philosophiques comme un témoignage qui montre que, dès les présocratiques, les hommes ont cherché comment expliquer la façon dont nous nous représentons le monde. Ils ont essayé de comprendre ce qu'est la réalité et comment on la connaît. En nous inscrivant dans le temps long, nous verrons que cet objet est la manifestation d'une sorte d'invariant dans la pensée occidentale. Ce qui sera aussi l'occasion de voir quels sont les présupposés épistémologiques que le concept véhicule.

Après avoir consacré deux chapitres à la philosophie grecque, nous resterons quelques siècles entre macrocosme et microcosme, le temps de comprendre la *querelle des universaux* et son lien avec les représentations. Nous quitterons ce monde des correspondances pour entrer de plain-pied dans l'*épistémè* de la représentation. Nous y rencontrerons de nombreux « poids lourds » de la philosophie qui marquent encore profondément la pensée de notre époque : Descartes, Malebranche, Spinoza, Locke ... avant de nous pencher, au chapitre suivant, sur la question de la naturalisation de l'entendement avec d'autres philosophes, tout aussi importants, comme Hume, Leibniz, chapitre qui se terminera par la révolution copernicienne initiée par Kant. Avec le chapitre 6, nous verrons la genèse du concept d'inconscient, cette invention du XIX^e siècle. C'est au chapitre 7 que nous plongerons dans les profondeurs de l'inconscient freudien et jungien en essayant aussi de cerner son « pendant », la conscience, à l'aide de la phé-

noménologie. Il fallait tout un chapitre, le chapitre 10, pour analyser au XX^e siècle cette montée en puissance de la rationalité qui a conduit, à travers les conférences Macy, à l'émergence des sciences cognitives. Quant aux deux chapitres précédents, le premier est consacré aux représentations individuelles tandis que le second est dévolu aux représentations sociales et collectives. Ce sera alors le moment de nous pencher sur la consistance scientifique de ce concept avec une interrogation sur la naturalisation des représentations, interrogation qui sera l'objet du chapitre 11. Bien entendu, nous n'oublierons pas quelques anecdotes qui ont jalonné l'histoire, anecdotes qui feraient aujourd'hui la couverture des magazines d'une certaine presse. Ce qui fait aussi de ce livre le premier ouvrage « people » de philo.

le monde est un livre...

« *Les anciens sont les anciens, et nous sommes les gens de maintenant* ».
Réplique d'Angélique, fille d'Argan, dans *Le Malade imaginaire*.

René Char aimait à dire que notre héritage n'est précédé d'aucun testament. Pour comprendre l'origine de la notion de représentation, il nous faut écrire ce testament, remonter aux sources de la philosophie occidentale qui, à partir du VI^e siècle av. J.-C., trouve son origine, sur le littoral asiatique de la mer Egée. C'est aux frontières du royaume de Lydie¹, et toléré par lui, que se sont développées des cités grecques comme Milet, Colophon, Ephèse, Clazomènes... où, pour la première fois, dans l'histoire de l'Occident, on trouve trace d'une pensée problématique systématisée, d'une pensée philosophique. Avant d'élire domicile à Athènes, celle-ci a pris le temps, pendant plus d'un siècle, de musarder dans ces villes mais aussi dans le sud de l'Italie, au gré des différentes écoles. La philosophie apparaît dans un monde qui a connu plusieurs millénaires de civilisation, mais aussi plusieurs vagues d'invasions, comme celles des Achéens et des Doriens, un monde qui, du point de vue cognitif, se situe entre *muthos* et *logos*, entre mythe et raison.

LE MONDE GREC AVANT LA PHILO

Vers 3000 ans avant notre ère, sous l'influence de l'Orient ancien, les terres qui bordent la mer Égée se sont civilisées. La nature y est généreuse, les lieux idylliques. Même si l'on a beaucoup voyagé, je crois que l'on ne

peut pas rester insensible à la douceur de cette mer, qui connaît hélas aujourd'hui, une invasion par le tourisme de masse. Dans ce paysage enchanteur, une brillante civilisation s'est développée à l'âge du Bronze, la civilisation égéenne² (3200-1150 av. J.-C.). Il s'agit en fait, d'une civilisation qui, partant des Cyclades, a essaimé dans deux autres lieux. Elle est tout d'abord insulaire dans sa phase cycladique (3200-2000 av. J.-C.) et crétoise (2100-1450 av. J.-C.) puis continentale dans sa phase mycénienne (1500-1150 av. J.-C.). Nous n'évoquerons que le monde crétois et le monde mycénien qui, seuls, présentent un intérêt pour une archéologie des représentations.

Le monde crétois : Minos, Thésée, Dédale et les autres...

La civilisation crétoise est encore appelée civilisation minoenne du nom du roi Minos qui régna sur Cnossos, la capitale de la Crète d'alors. Côté peuple, Minos n'était pas n'importe qui puisqu'il était le fils de Zeus et d'Europe. Lorsque Europe fut abandonnée par son divin amant qui était très volage, elle fut recueillie par le roi de Crète Astérios, qui reconnut officiellement ses enfants et fit de Minos son successeur. Une fois sur le trône, celui-ci s'attira la colère de Poséidon en refusant de lui sacrifier un taureau. Son épouse, Pasiphaé, un peu bizarre, s'éprit de l'animal. Elle enfanta d'un monstre, le fameux Minotaure qui n'était pas d'un commerce facile. C'est pourquoi on l'enferma dans le Labyrinthe dont les plans avaient été dessinés spécialement pour lui par Dédale. Le Minotaure aimait se repaître de sept jeunes gens et de sept jeunes filles fournis tous les ans par Athènes. De cela, Minos s'en moquait éperdument. Il était très soucieux des pratiques zoophiles de sa femme. Dégoûté, il finit par la délaissier pour se livrer sans retenue à d'innombrables orgies. Heureusement pour les jeunes Athéniens, le beau Thésée s'introduisit dans le Labyrinthe grâce à la complicité de Dédale. Il tua le monstre et enleva la belle Ariane, l'une des filles du roi.

La civilisation minoenne se caractérise aussi par la construction de palais gigantesques, une puissance navale importante et un commerce soutenu avec l'Asie Mineure, l'Égypte et la Grèce continentale. L'écriture crétoise, le linéaire A, mélange de caractères syllabiques et d'idéogrammes, n'a pas encore été déchiffrée (on n'en a lu jusqu'à présent que deux mots !). Cette civilisation a disparu brusquement au milieu du second millénaire avant J.-C. alors que se produisait un cataclysme géologique important : l'explosion

vers 1490 av. J.-C. du volcan de l'île de Santorin, l'antique Théra. Aujourd'hui, à Santorin, des maisons d'un blanc lumineux sont accrochées aux falaises formant les bords du cratère du volcan endormi (la caldeira). Ces falaises dominant la mer bleu turquoise de près de 200 mètres. Lorsque l'on arrive en bateau d'Athènes et que l'on pénètre lentement dans ce cadre grandiose, on ressent une profonde émotion à la vue du paysage lunaire constitué par les parois noires et rouges de la cheminée de l'ancien volcan. Tout se passe comme si, aujourd'hui encore, on percevait inconsciemment l'ampleur de ce qui fut l'un des cataclysmes les plus importants de l'Antiquité et qui a donné naissance à la légende de l'Atlantide. Il n'est pas impossible aussi que la brusque fin de cette civilisation soit due, non pas à cette catastrophe géologique, mais aux guerriers Achéens qui, venus du nord et s'étant installés en Attique et dans le Péloponnèse, auraient poussé l'exploration du territoire jusque'en Crète.

Le monde mycénien : le monde de "Dallas"

La seconde civilisation égéenne, la civilisation mycénienne, est plus récente et a pris naissance en Grèce continentale, à Mycènes en particulier, la cité des Atrides. Cette civilisation de l'Âge du bronze atteint son apogée entre 1350 et 1200 av. J.-C. D'après Homère, c'est Agamemnon qui régnait à cette époque. Les Atrides, famille sanguinaire et cruelle, dominaient de leur pouvoir la société mycénienne hiérarchisée et très bien organisée, les souverains de Mycènes ayant même entouré leur ville de puissants remparts qui auraient été construits par les Cyclopes eux-mêmes. Le système politique était basé sur le despotisme d'un roi entouré d'une aristocratie guerrière avide d'or et de prestige. Les scribes y jouaient un rôle de mémoire très important en utilisant une autre écriture, le linéaire B, originaire lui aussi de Cnossos. Découvert par l'architecte anglais Michael Ventris en 1952, le linéaire B est une écriture syllabique composée de 90 signes qui emprunte aussi aux langues sémitiques : les nombres sont décimaux, tandis que les poids et les mesures sont d'origine babylonienne. À la fin du II^e millénaire av. J.-C., les Doriens, peuplade guerrière venue de la mer, envahissent la région, détruisent Mycènes et provoquent la migration, vers les îles de la mer Égée, d'une partie des peuples déjà installés en Grèce continentale. Les Achéens doivent, en nombre, aller s'installer en Asie mineure tandis que l'usage de l'écriture disparaît : ce sont les siècles obscurs qui apparaissent aujourd'hui autant comme une période de régression que comme une période de gestation.

La période archaïque : l'époque des grands récits

Le retour timide de l'écriture, alphabétique cette fois, s'effectue vers 850-800 av. J.-C. Les Grecs ont, en fait, emprunté l'alphabet aux phéniciens (consonantiques chez ces derniers) qui l'avaient « inventé » vers 1300 av. J.-C. Les Grecs y ajoutent les voyelles (alpha, epsilon, oméga...) qui permettent de noter tous les sons de cette langue indo-européenne, le phénicien étant, rappelons-le, une langue sémitique. L'alphabet remplace le linéaire B, mal adapté à la notation du grec, non sans être passé par l'étape du boustrophédon (du grec *bous* "boeuf" et *strophein* "tourner"). Avec le boustrophédon, on écrivait une ligne dans un sens et la suivante dans l'autre, comme le bœuf en labourant effectue des allers et retours d'un bout à l'autre du champ. L'écriture grecque continua à s'élaborer jusqu'au V^e siècle et fixe définitivement son sens de lecture de gauche à droite. C'est vraisemblablement à l'époque de l'apparition de l'écriture alphabétique, vers 850-800 av. J.-C., qu'aurait vécu Homère. C'est le temps des grandes épopées transmises oralement de génération en génération. Les aèdes³ déclamaient de grands récits légendaires comme *L'Iliade* et *L'Odyssée*. Ces récits sont le produit d'une longue tradition orale sans que l'on sache s'ils sont l'œuvre d'un seul et même poète (Homère ?) ou d'un groupe de poètes anonymes. Personnellement, je suis d'accord avec Jean-Pierre Vernant (1914-2007), lorsque, interrogé par François Busnel (2003) sur le fait qu'Homère ait existé ou non il répliquait :

« Franchement, on s'en fout complètement ! Le rôle des historiens et des archéologues est de savoir ce qu'il y avait réellement au 16^e siècle ou au 8^e siècle avant notre ère. Qu'Homère ait existé ou pas, qu'il ait écrit uniquement *L'Iliade* et pas *L'Odyssée* n'a guère d'importance, sauf pour les historiens et les spécialistes. Ce qui compte, ce sont les textes, formidables, et leur écho ».

Ces textes évoquent des événements qui se seraient déroulés quelques siècles auparavant. *L'Iliade* se passe ainsi pendant la dernière année de la guerre de Troie, sans doute Ilion, cité d'Asie Mineure tombée aux mains d'Achéens entre 1260-1180 av. J.-C. Dans *L'Iliade*, c'est de passions dont il est question, de dilemmes insolubles. Les héros, Achille, Agamemnon, Priam sont tous prisonniers d'un univers cruel et tragique, univers dans lequel ils sont à la fois acteurs et victimes. C'est le monde impitoyable des Atrides au regard duquel le monde de la série télévisuelle « Dallas » ressemble à une cour de récréation d'école maternelle. *L'Odyssée*, quant à lui, raconte le retour d'Ulysse. Il est plus moral : les traîtres sont punis, le bien

s'impose grâce à la raison et à l'intelligence d'Ulysse. En voici un extrait dans la traduction de Leconte de Lisle (1818-1894) (source : <http://philoctetes.free.fr>) :

Chant 1 :

« Dis-moi, Muse, cet homme subtil qui erra si longtemps, après qu'il eut renversé la citadelle sacrée de Troïe. Et il vit les cités de peuples nombreux, et il connut leur esprit ; et, dans son coeur, il endura beaucoup de maux, sur la mer, pour sa propre vie et le retour de ses compagnons.

[5] Mais il ne les sauva point, contre son désir ; et ils périrent par leur impiété, les insensés ! ayant mangé les boeufs de Hélios Hypériorade. Et ce dernier leur ravit l'heure du retour.

[10] Dis-moi une partie de ces choses, Déesse, fille de Zeus.

Tous ceux qui avaient évité la noire mort, échappés de la guerre et de la mer, étaient rentrés dans leurs demeures ; mais Odysseus restait seul, loin de son pays et de sa femme, et la vénérable Nymphe Kalypsô,

[15] la très-noble Déesse, le retenait dans ses grottes creuses, le désirant pour mari. Et quand le temps vint, après le déroulement des années, où les Dieux voulurent qu'il revît sa demeure en Ithakè, même alors il devait subir des combats au milieu des siens. Et tous les Dieux le prenaient en pitié,

[20] excepté Poseidaôn, qui était toujours irrité contre le divin Odysseus, jusqu'à ce qu'il fût rentré dans son pays ».

D'autres grands récits, comme *Les Travaux et les Jours* et *La Théogonie* d'Hésiode (une généalogie des dieux) sont plus proches des croyances populaires que les épopées d'Homère. *Les Travaux et les jours*, vraisemblablement inspiré des mythologies babyloniennes et hittites représente même le premier exemple de poésie didactique, une poésie qui tend plus à l'instruction qu'au divertissement :

« Au début, explique Hésiode, était le Vide (Chaos), qui engendra les Ténèbres (Érèbe) et la Nuit, le Jour et la Lumière, mais aussi la Terre (Gaia), qui porta le Ciel (Ouranos) et l'Océan. La Terre et son fils, le Ciel, donnèrent naissance à de nombreuses créatures, parmi lesquelles les géants et les Titans, dont douze sont connus par leur nom. Le plus jeune d'entre eux, Cronos, est devenu le maître du monde en mutilant Ouranos, mais des testicules ainsi tranchés naquirent les Hécatonchires (géants aux cent bras), les Érinyes, les nymphes et la déesse Aphrodite. De Cronos et de sa sœur Rhéa naîtront plus tard six des dieux olympiens, dont Zeus, le plus jeune, qui s'attaquera à son père et vaincra les Titans pour devenir le maître suprême » (source : <http://www.memo.fr/>).

Il est fort probable que les poètes avaient ainsi un rôle d'agent de transmission du savoir partagé par l'ensemble des Grecs d'alors⁴. Citons aussi la cosmogonie orphique, plus intellectuelle, qui accordait une grande

importance à Éros comme grand principe créateur. Elle servira de matrice aux mythes dionysiaques dont nous reparlerons à la fin du chapitre 2. Il est tentant de voir en cette époque le temps de l'oralité secondaire dans la mesure où de nombreux chercheurs découpent, de façon un peu schématique, l'aube de notre histoire en trois grandes étapes correspondant à trois grands types de sociétés : tout d'abord, les sociétés d'oralité primaire, irrationnelles, entièrement dominées par le mythe (*muthos*). Puis, si l'on en croit ces chercheurs, serait venu le temps de l'oralité secondaire, le temps des récits organisés sous d'autres formes que le mythe, transmis oralement de génération en génération. Enfin, l'âge de l'écrit serait arrivé comme émanation de l'usage de la liste qui fut, selon Jack Goody (1979), la première technologie intellectuelle d'enregistrement. En fait, ce schéma oralité primaire, oralité secondaire, écriture, ne s'applique pas aussi aisément et contient certains préjugés dignes des scientifiques les plus indécrottables. Par contre, ces récits nous fournissent des indices intéressants sur les structures cognitives des hommes d'alors.

LA PENSÉE RATIONNELLE A-T-ELLE UN ÉTAT CIVIL ?

À la fin de l'époque des grands récits se lève « *cette première aurore aux doigts de rose sur la Grèce, demeure des dieux* » pour reprendre la formulation un peu désuète de Jacques Dufresne (1994). À partir du VII^e siècle avant notre ère, la société grecque est le théâtre de transformations profondes, de phénomènes complexes qui aboutirent à une organisation sociale nouvelle, caractéristique de la période classique : la Cité-Etat. Elle remplace l'organisation tribale et le système ancien de gouvernement, détenu par un roi ou un petit groupe aristocratique. Sur le plan cognitif, cela se traduit d'abord, comme nous venons de le voir, par le passage très progressif d'une culture orale à une culture partiellement écrite, l'écriture étant surtout utilisée comme aide à l'expression orale, à la déclamation. La lecture silencieuse n'existe pas encore. C'est aussi le passage d'une parole poétique et prophétique, celle d'Homère et d'Hésiode, à un questionnement explicite sur la nature, puis à un discours logique et démonstratif. Platon, dans plusieurs dialogues, oppose ainsi la notion de démonstration *apodeixis* à la persuasion.

Des textes anciens, hélas la plupart du temps sous forme de rares fragments⁵, nous rappellent que, très tôt, les hommes ont essayé de comprendre ce qu'est le réel et comment on le connaît. Et cela avec une démarche

nouvelle, par une voie différente de celle des poètes. Avec eux naît ainsi une forme de pensée tout à fait singulière, promise à un bel avenir, la *philosophia* qui entre alors en composition avec l'influence encore vivace des mythes pour proposer une nouvelle lecture du monde, une première rationalisation de la connaissance dans cette opposition entre *mythos*, la parole qui raconte, et *logos*, la voix de la raison.

Peut-on voir, dans l'exigence de la raison, l'expression d'un mouvement général de la société grecque qui, refusant l'autorité et la tradition, s'institue en cités autonomes ? Pour J. P. Vernant, qui était un homme de caractère, lyrique à ses heures, l'avènement du *logos* est un miracle. Il introduirait dans l'histoire une discontinuité radicale, la philosophie serait commencement absolu. Il note que :

« la pensée rationnelle a un état civil : on connaît sa date et son lieu de naissance. C'est au VI^e siècle avant notre ère, dans les cités grecques d'Asie Mineure, que surgit une forme de réflexion nouvelle, toute positive sur la nature... Dans l'École de Milet, pour la première fois, le *logos* se serait libéré du mythe comme les écailles tombent des yeux de l'aveugle » (1965, 1996 : 402).

Cette ardente envolée est excessive à double titre. La philosophie ne s'est pas brusquement imposée comme une sorte de révélation de la raison. Il est vraisemblable que, depuis fort longtemps, les hommes se livraient à un questionnement à caractère philosophique sans que celui-ci soit formalisé. Ce mot *raison* ne vient-il pas du latin *ratio*, qui connote la notion de calcul, de mesure ? Mais le terme est ambigu, il est à la fois subjectif et objectif. Il désigne cette faculté que possède l'être raisonnable d'établir des rapports vrais et nécessaires entre les choses grâce aux trois principes que sont *l'identité, la causalité et la non-contradiction*. Et il désigne aussi un rapport entre les choses mêmes, leur fondement, leur cause, le motif de leur existence, *leur raison d'être*. De plus, les premières écoles philosophiques ne se démarquèrent pas réellement de l'influence de la mythologie. Le poème *De la nature* d'un présocratique comme Parménide est construit comme un récit initiatique. Les formules d'Héraclite ou d'Empédocle, d'autres présocratiques, font allusion à nombre de personnages du Panthéon grec. Il subsiste donc à cette époque une imbrication permanente entre plusieurs univers mentaux : le mythe, le récit et la raison graphique selon l'expression de Jack Goody (ibid.). Rappelons que, pour cet auteur, les listes et les tables concomitantes de l'invention de l'écriture ont permis d'organiser l'information selon des modes logiques différents de la parole, forçant leurs scripteurs à

effectuer une série de choix binaires comme inclure ou ne pas inclure tel élément. Faut-il voir dans cette raison graphique les prémices du *logos* ? Faut-il en déduire que l'écriture serait à l'origine de la pensée rationnelle ? Elle y a certainement contribué, mais elle est vraisemblablement loin d'en être la seule cause. Comme le fait remarquer Luc Brisson (1995 : 54) :

« il existe à cette époque un mouvement de balancier qui constitue en fait une illustration de la puissance et des limites de la raison. Comme ses axiomes sont arbitraires et ne peuvent être fondés en raison, la raison reste toujours dépendante de prémisses et de valeurs qui lui sont étrangères. D'où cette constance dans le monde grec, à rapporter aux dieux l'origine de tous les savoirs humains aussi bien théoriques que pratiques ».

J. P. Vernant nous donne, en fait, une vision centrée sur l'Europe, presque hégémonique. La raison n'est pas apparue à un seul endroit de la terre et à une date précise. Les travaux de nombreux anthropologues ont montré qu'elle est une aptitude commune à toute l'espèce humaine et qu'elle n'est pas liée, comme on l'a cru longtemps, à l'acquisition de l'alphabet. J. P. Vernant reprend, en fait, une idée, exprimée par Ernest Renan (1823-1892) selon laquelle la Grèce, et elle seule, aurait inventé la raison, la pensée scientifique et la philosophie. Lorsqu'en 1865, celui-ci visite, à plusieurs reprises, l'Acropole, il s'émerveille alors du :

« miracle grec, une chose qui n'a existé qu'une fois, qui ne s'était jamais vue, qui ne se reverra plus, mais dont l'effet durera éternellement, un type de beauté éternelle, sans nulle tache locale ou nationale ».

Même après l'invention de l'écriture alphabétique *muthos* qui, dans la langue grecque, jusqu'au milieu du V^e siècle avant notre ère, désigne encore un énoncé considéré comme vrai, et *logos* restent synonymes tant que les propos qu'ils qualifient sont échangés entre des personnes se reconnaissant membres du même univers culturel. Il ne faut pas oublier que dans l'Antiquité, le concept d'individu n'a aucun sens. Ce qui compte, c'est l'appartenance à un groupe : famille, clan et plus tard cité. Ce qui compte, c'est le *zōon politikon* d'Aristote. *Logos* renvoie alors au fait que l'Homme est capable d'utiliser le langage.

Puis le *muthos* va acquérir un sens péjoratif. Dans *L'Invention de la mythologie*, Marcel Détiéne (1981) note que l'on peut vraisemblablement dater la dévalorisation du *muthos* à 525 av. J.-C. lors d'une révolte qui éclata contre Anacréon, un tyran de Samos. Un témoin qui rapporte cet événement

appelle les insurgés « *mutbiêtai* », gens du mythe, avec ce sens de :

« rumeur qui menace la parole de louange, les voix de l'envie qui font obstacle au surgissement de la Vérité ».

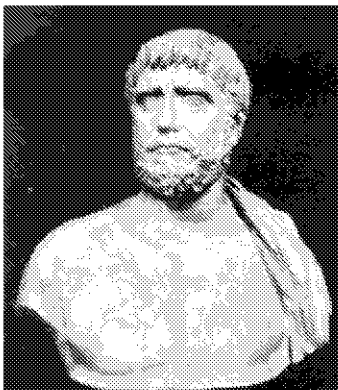
Ainsi, *mutbos* va être progressivement mis au ban du discours vrai. Le sens est alors proche de l'usage courant de notre époque où le mot « mythe » désigne une construction de l'esprit sans relation avec la réalité, un propos mystificateur ou erroné. Au moment de la Guerre du Péloponnèse, Thucydide considère le *mutbos* comme une opinion fautive, à laquelle doit être substitué le *logos*, qui désignait alors, pour les spécialistes des arts oratoires, la loi selon laquelle le discours progresse. Puis le *logos* prit aussi d'autres sens comme celui du discours destiné à établir le vrai, mais aussi de nombreuses autres acceptions comme celle de *parole* ou de *traité*, de *raison*, de *discours du maître*, de *proportion*, de *rapport calculable*. Le *logos* possède alors une deuxième signification, celle de faculté de l'intelligible. Cette incompatibilité entre *logos* et *mutbos* restera l'un des fondements de la pensée occidentale pendant plus de deux mille ans. Pendant des siècles, le mythe sera exclu de la raison, réservé aux « primitifs ». On opposera classiquement la raison aux passions, même si l'on sait depuis Blaise Pascal que « *Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas* ». Elle permettra, pendant des siècles, de marginaliser de la pensée occidentale ce qui met en cause son hégémonie et échappe à sa compréhension, cataloguée comme appartenant au domaine du mythe. À partir du XVI^e siècle, cet antagonisme justifiera bien des atrocités coloniales pour combattre les superstitions au nom de la raison ou du « bon » Dieu.

COMPRENDRE LE PRINCIPE PREMIER DES CHOSES

C'est à la compréhension de la nature (*phusis*), au principe premier des choses que les tout premiers philosophes, les *physiologues*, se sont attachés plutôt qu'aux grands problèmes qui, comme l'Homme et sa destinée, animeront plus tard la réflexion philosophique. À l'étude du réel physique s'ajoute ainsi une réflexion sur le monde perçu et interprété par l'homme, *un monde qui est de l'ordre du symbolique : la réalité*. Au cours de la période comprise entre 600 et 430 ans av. J.-C., cinq écoles principales se sont succédées. Ce sont, par ordre chronologique, l'école de Milet encore appelée école ionienne fondée par Thalès (v.625-v.547 av. J.-C.), Milet était alors la plus puissante des cités maritimes d'Asie Mineure, l'école Pythagoricienne, l'école d'Élée, l'école atomiste et le groupe des sophistes.

Savoir, c'est d'abord voir

Jacques Brunschwig (1996 : 115) note qu'il existe deux modèles cognitifs qui ont pratiquement amené les Grecs à identifier le savoir⁶ à la perception sensible. Le modèle dominant et premier de l'école de Milet est celui de la perception visuelle qui s'exerce à distance. *Savoir, c'est d'abord voir*. Il ne s'agit pas d'une perception immédiate mais différée, *ce dont je me souviens après avoir cessé de voir (oida)*. Cette métaphore visuelle est aussi présente dans des mots grecs comme *theorein* qui signifie *regarder, contempler* et qui renvoie d'abord à la vue, à la mise en scène, au spectacle avant de désigner la réflexion intellectuelle. Le modèle du toucher qui lui, à la différence de la vue qui est connaissance à distance, offre de la résistance à celui qui touche, sera, plus tard, celui des matérialistes et des sophistes. Ce savoir, acquis par la vue et plus tard par le toucher est mémorisé par l'Homme. Il donne naissance à l'expérience qui sert de base à la connaissance d'abord pratique (*tekhnè*)⁷ puis théorique (*épistémè*). Chez certains philosophes de l'école de Milet, comme Thalès, on trouve déjà un questionnement sur l'origine des êtres qui constituent l'univers. Par exemple, un arbre, un animal, la mer, un homme, dérivent-ils d'une même réalité ou sont-ils de réalité différente ? Ses observations conduisent Thalès à penser que tous les phénomènes naturels sont les formes différentes d'une même *substance*⁸ fondamentale, l'eau. Il verra, dans l'eau seule, le principe de toute chose. Notons *en aparté* que Thalès s'intéressait aussi à la géométrie, aux triangles isocèles, aux cercles circonscrits et aux angles opposés dans des droites sécantes. Il nous a légué plusieurs théorèmes.



Thalès de Milet
Source : www.phil.pku.edu.cn

L'eau, comme principe de toute chose, sera récusée par Anaximandre (vers 610-545 av. J.-C.), l'un des disciples de Thalès, qui imagine, à l'origine du tout une *substance* intangible et invisible, une sorte de *pas-encore-déterminé, d'infini* qu'il nomme *apeiron*. Cette *substance* est, d'après lui, éternelle et indestructible. Elle est matrice qui engendre en son sein le cosmos et le régit à la façon d'une divinité immanente. De ses mouvements naissent des *substances* plus familières comme la chaleur, le froid, la terre, l'air ou le feu qui génèrent à leur tour les divers objets et organismes qui

constituent le monde visible. De cet *apeiron* découle une multiplicité de mondes possibles à partir d'une *physique* des contraires constituée d'oppositions rassemblées dans la fameuse table que nous a transmise Aristote : opposition entre pair et impair, limité et illimité, droite et gauche, mâle et femelle. Par cette première théorisation, Anaximandre est, avec Thalès et Anaxagore, à l'origine de la science occidentale.

Nulle connaissance certaine n'est possible

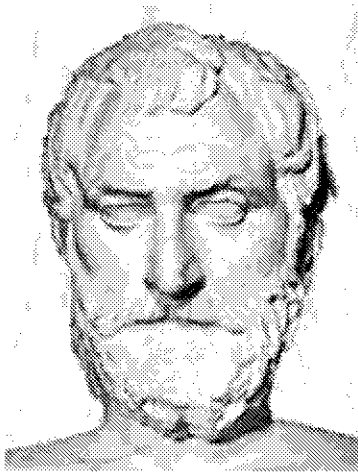
Héraclite d'Ephèse (540 ?-480 ? av. J.-C.), philosophe grec de l'époque ionienne, a développé la doctrine du mobilisme universel selon laquelle le monde est soumis à un perpétuel devenir : tout change, rien ne reste [« *on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve* » (fragment 91)]. Il soutint que toutes les choses sont dans un état de flux permanent, que la stabilité n'est qu'une illusion et que seuls le changement et la loi du changement sont réels. Il est aussi à l'origine du *logos* institué comme principe. Pour Héraclite, le barbare (*celui qui ne parle pas le grec*) ne peut utiliser les informations de ses yeux et de ses oreilles, il ne peut interpréter les messages que véhicule la langue, faute de connaître le code. Héraclite identifie aussi les lois de la nature à un esprit divin, idée qui sera développée par les stoïciens dans leur logique panthéiste. Ce misanthrope aura deux fils spirituels dont les noms seront aussi utilisés par Platon comme titre à deux de ses dialogues : Protagoras et Cratyle. Protagoras, (485 ?-420 ? av. J.-C.) était un brillant sophiste qui enseignait une critique morale avec cette idée que :

« de toutes les choses, la mesure est l'homme : de celles qui sont, du fait qu'elles sont ; de celles qui ne sont pas du fait qu'elles ne sont pas ».

L'Homme est donc la mesure de toute chose et c'est cet homme qui fonde la connaissance que Protagoras n'imagine que par les sens : **savoir c'est sentir**. Mais si savoir c'est sentir, alors il existe autant de connaissances que de sensations et que d'individus. La connaissance n'a donc aucune validité universelle puisqu'il n'existe aucun critère universel pour la légitimer. Cratyle⁹, second disciple d'Héraclite et l'un des maîtres de Platon dont nous reparlerons au prochain chapitre épouse les thèses d'Héraclite sur le mobilisme mais récuse la possibilité d'une connaissance sensible. Aucun savoir n'est donc possible.

Le problème de « l'un »

L'école d'Élée (colonie grecque de l'Italie du sud) fondée par Parménide (v.525-v.430 av. JC) a eu un précurseur en la personne de Xénophane, ori-



Parménide.

Source : <http://www.velia.it/filosofi.htm>.

ginaire de Colophon, ville proche de Milet. Ce poète errant, ce philosophe, barde à ses heures, fera aussi une observation qui nous intéresse particulièrement dans notre quête de l'origine des représentations. En remarquant que « *si le miel n'existait pas, les hommes auraient trouvé plus douces les figues* », Xénophane note que dans toute sensation, il existe une part de subjectif, de relatif. Il convient donc de *différencier la chose elle-même et le sentiment que l'on en a*. Ce qu'en des termes plus modernes, nous formaliserions en disant qu'il faut *distinguer l'objet de sa représentation*.

Parménide, quant à lui, se pose une question fondamentale : comment comprendre la diversité du réel ? Comment, dans sa variabilité et sa complexité le rendre intelligible ? Pour cela, il va s'attaquer aux physiologues. Pour Parménide, les savoirs de la *physique* milésienne ne sont pas de vrais savoirs. Non seulement ils reposent sur les sensations, mais en admettant un *apeiron* les milésiens présupposent que le réel lui-même est à la fois *apeiron* et ses dérivés. Ce qui est contradictoire. Pour accéder à la vérité, il nous faudrait regarder le monde avec notre esprit. Malheureusement, avec notre pensée, avec notre raison, nous ne pouvons saisir que les choses intelligibles. Or, le réel est toujours changeant, il est *inintelligible*. Il s'agit donc d'unir l'éternité et l'unité de l'*Être* avec la variabilité de l'opinion humaine. La seule réalité à laquelle nous puissions accéder est celle de l'*Être*. Toute autre pensée est sans contenu, c'est une pensée du *non-Être*. Pour la première fois, un philosophe distingue explicitement *le sensible de l'intelligible*.

Dans son poème *De la Nature* que j'ai déjà cité, Parménide a non seulement critiqué les cosmogonies mythiques, mais, pour la première fois, il a posé le problème de l'*Un*. Selon cet auteur, il existe un *Un* qui, par opposition au monde changeant et relatif des sensations, est immobile et immuable. Dès lors, la recherche de la vérité n'est plus une question d'interprétation du monde sensible ou de mouvement vers une quelconque divinité, mais une quête de l'*Un* par un dépassement de la réalité quotidienne. En montrant que penser, c'est développer sa raison, et qu'il ne peut y avoir de pen-

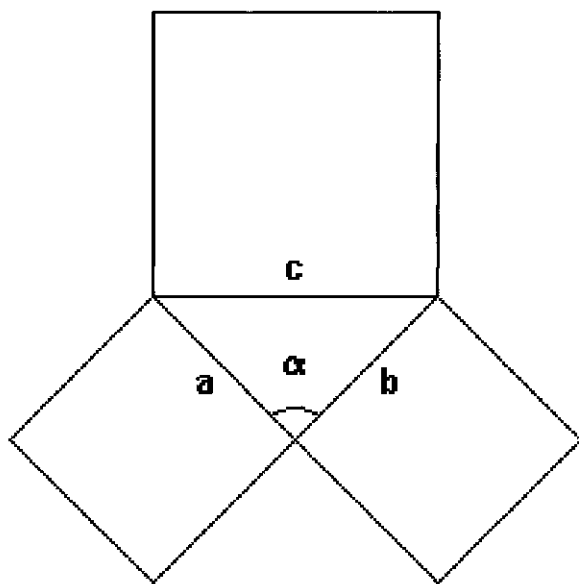
sée que du nécessaire, Parménide établit une identité entre l'Être et la pensée, il fonde l'idéalisme. Celui-ci sera développé par Platon (429 ?-348 ? av. J.-C.) et ne cessera d'alimenter la pensée occidentale jusqu'à l'actuelle philosophie de l'esprit. En donnant à l'Être un caractère nécessaire (*il ne peut pas ne pas être*), Parménide fonde l'ontologie, c'est-à-dire la réflexion sur l'Être. On trouve aussi chez Parménide une première approche de la *doxa*, (le terme *doxa* désigne alors ce que tout le monde raconte à partir de la petite expérience de ses sens, les connaissances ordinaires de la vie quotidienne qui sont des connaissances approximatives, conjecturales). Les philosophes de l'école d'Élée ont ainsi inspiré profondément et inspirent aujourd'hui encore cette idée selon laquelle *le réel serait prédonné* et que *l'être humain aurait à le représenter pour le connaître*.

Les choses sont des nombres

La pensée de l'époque s'éprend d'une autre idée répandue par les pythagoriciens : les choses ne sont ni *apeiron*, ni l'Un, mais des nombres. Plus religieuse et plus mystique que l'école ionienne, l'école pythagoricienne était, au moins à ses débuts, une sorte de secte fondée vers 530 av. J.-C. par Pythagore de Samos (vers 580-490 av. J.-C.) qui aurait trouvé à Crotona, colonie grecque du sud de l'Italie, un lieu où se fixer après de nombreux voyages. En fait, il n'aurait peut-être pas été aussi aventureux. Il s'agirait plutôt d'une fable, d'une légende, destinée à étoffer le personnage qui, il faut l'avouer, était haut en couleurs. Il était une sorte de gourou, de faiseur de miracles.

Son œuvre est connue uniquement grâce à ses disciples, car rien de ce qu'enseignait le maître ne devait être écrit, ni divulgué aux non-initiés. Néanmoins, nous savons qu'il enseignait qu'au-dessus de la réalité, il existe les nombres qui en sont l'essence. Pour cela, il s'appuyait sur la théorie géométrique des nombres entiers : un nombre est composé d'unités discrètes représentables par des points. En plaçant correctement ces points, on obtient des nombres carrés qui, comme le nombre 4, par exemple, équivalent à 2^2 ou le nombre 9 qui équivaut à 3^2 , etc. Transposée sur le plan du discours, la théorie géométrique des nombres entiers permet de mettre en évidence la loi selon laquelle celui-ci progresse et de la calquer sur la démonstration géométrique selon le schéma scalaire : ce que a est à b , b l'est à c ; ce que b est à c , c l'est à d . Plus tard, à l'époque platonicienne, avec l'homothétie, l'analogie (*analogon*) constituera, en la respectant, la même loi de

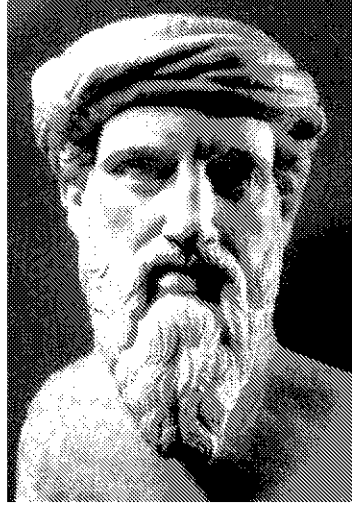
formation de figures semblables. Cette étude a conduit à celle des proportions, c'est-à-dire des rapports entre les nombres, et au théorème de Pythagore : *si a est la longueur de l'hypoténuse (côté opposé à l'angle droit) d'un triangle rectangle, et si b et c sont les longueurs des deux autres côtés, on a, entre ces trois longueurs, la relation $a^2 = b^2 + c^2$.*



Triangle de Pythagore.

Ce théorème est, sur le plan de la pensée, un événement considérable. En effet, jusqu'à cette époque, les méthodes de calcul étaient encore empiriques. Il s'agissait de recettes transmises par la tradition dont le fondement se trouvait dans la réussite opératoire, essentiellement une activité de calcul utilisant *calculis*, abaques, bouliers, et non dans la démonstration. Empruntant la géométrie aux Égyptiens, les Ioniens l'avaient ainsi utilisée pour calculer la distance à la côte d'un navire qui navigue au large. Avec les pythagoriciens, la géométrie, cette technique d'arpentage accède au rang de science abstraite qui définit *a priori* les propriétés des figures. À la différence des géomètres égyptiens qui connaissaient déjà la propriété remarquable de tel ou tel triangle rectangle, pris comme cas particulier, les pythagoriciens vont découvrir que cette propriété est valable pour tous les triangles rectangles sans exception. Ils mettent ainsi en évidence la propriété d'un objet qui n'appartient pas au monde sensible mais à une sorte d'objet

*idéal, de modèle à partir duquel il est possible de construire des représentations ou d'expliquer les représentations déjà existantes. La géométrie grecque rompt ainsi avec l'empirisme et fonde en raison des propositions qui portent, non plus sur des objets concrets, mais sur des objets idéaux. D'outil de géomètre, cette discipline devient système de pensée. Sur le plan arithmétique, le nombre est synthèse entre l'un et le multiple. L'idée de nombre suppose aussi le concept puisque l'on ne considère pas des êtres particuliers, mais des objets définis comme éléments d'un ensemble. En d'autres termes, le vrai principe est l'Un, la monade, l'unité primordiale d'où procèdent tous les nombres. Les pythagoriciens en vinrent ainsi à imaginer une *mathesis* du monde qui reposait sur une correspondance entre nombres et choses.*



Pythagore. <http://www.pythagore.ch/>

Le monde est-il continu ? La crise des irrationnels

Le monde est-il continu ? La crise des irrationnels

Mais, sur le plan ontologique, le prix à payer pour cette découverte fut élevé. Comme l'a remarquablement montré Jean Toussin Desanti (1969 : 439, 464), cette découverte contenait, en elle, le germe même de la remise en cause du système pythagorien. Celui-ci relevait d'un calcul fondé sur la figure et le nombre comme unité-*monade*.

Or l'incommensurabilité de racine de 2 remettait radicalement en cause cette unité. En effet, si avec le théorème de Pythagore, qui nous est aujourd'hui si familier, on veut calculer la valeur de l'hypoténuse du triangle rectangle, il faut extraire la racine carrée de la somme des côtés du triangle. C'est ainsi que fut découverte l'irrationalité de racine de 2 qui livrait l'accès à l'univers redoutable de la démesure, un univers que l'on ne savait pas penser, un univers irréductible aux normes habituelles du discours bien réglé, un *alagon* en somme. Une malédiction fut même attachée à cette découverte puisque, si l'on en croit le premier *scolie* des *Eléments* d'Euclide, le pythagorien qui, le premier, osa divulguer l'irrationalité de racine de 2 aurait péri noyé en mer. Il s'agit bien sûr d'une allégorie (la mer

était aussi symbole d'infini), une façon de dire que ce qui est irrationnel et privé de forme doit demeurer caché. Notons, pour la petite histoire, qu'il n'y avait pas de justice pour les philosophes de cette époque puisque Pythagore serait mort en tombant sous les coups de ses ennemis, parce que, poursuivi par eux, il se refusa, pour leur échapper, à couper à travers un champ de fèves, légume sacré pour les pythagoriciens car symbole de vie.

Zénon d'Élée (v. 495-v. 449 av. J.-C.), l'un des disciples de Parménide, s'est attaqué aux pythagoriciens en utilisant des paradoxes comme *la flèche* ou *l'Achille et la tortue*. Achille, en pleine course ne pourra jamais rattraper une tortue marchant devant lui car il devra, avant tout, atteindre le point de départ de cette dernière. Or quand il aura atteint ce point, la tortue aura avancé ; il lui faudra alors atteindre sa nouvelle position, et lorsqu'il l'aura atteinte la tortue aura de nouveau avancé, etc. La Tortue sera donc toujours en tête. Il s'agissait d'essayer de montrer le caractère illusoire du mouvement et, par conséquent, la limite du nombre entier. Il faudra attendre le XVII^e siècle pour qu'une solution mathématique satisfaisante soit trouvée à ce problème, avec les résultats sur les suites infinies.

Ce souci éléate pour la cohérence constitue la base du développement de la *logique*. En cherchant à montrer que toute pensée du multiple engendre des contradictions insolubles, Zénon a été à l'origine d'une autre technologie intellectuelle : la *dialectique*. Cette dernière trouvait son fondement dans l'opposition entre les conceptions de l'*Être* présentes chez Héraclite (l'éternel devenir) et celles défendues par Parménide (éternité et unité de l'*Être*). Mais la puissance de l'outil a des limites. À son retour à Élée après un séjour à Athènes, il semble que Zénon eût envie de tester la puissance de la dialectique en se lançant dans la politique. Arrêté pour avoir participé à un complot contre le tyran de Syracuse Néarque, il trouva la mort dans des circonstances qui, si elles sont controversées, n'en sont pas moins tragiques.

LE MONDE EST INTELLIGIBLE

En marge de ces écoles et avant Platon, trois philosophes vont encore apporter des contributions majeures. Il s'agit tout d'abord d'Anaxagore de Clazomènes (v. 500- v. 428 av. J.-C.) qui, dans un ouvrage unique *Sur la Nature*, a tenté de concilier l'attitude cosmogonique ionienne et l'éléatisme

en expliquant les changements dans une réalité éternelle. Pour ce philosophe, la matière infinie est composée de parties identiques porteuses de qualités sensibles qu'Aristote appellera plus tard *homéomères*. Leur combinaison donne les semences (*spermata*) des choses. L'ensemble est animé par un dynamisme conféré par une force primitive le *Noûs* dont le sens est proche de celui d'intelligence, d'esprit. Cette conception est capitale car elle signifie que le monde est intelligible puisqu'il est *organisé par une intelligence suprême*. Ainsi, dès les philosophes présocratiques apparaît cette idée qui est la base du concept de représentation, c'est-à-dire, comme le note J. Brunschwig :

« que le monde est un livre qui n'est lisible que par ceux qui en connaissent le code. Connaître, c'est comprendre, c'est rassembler et organiser l'expérience selon les structures qui sont celles d'une réalité prédonnée » (1996 : 58, 59).

Disciple de Pythagore et de Héraclite, Empédocle d'Agrigente (490-435 ? av. J.- C.) était un sportif qui aurait remporté une victoire aux Jeux Olympiques (mais sans signer de contrat publicitaire !). Sans doute le plus étrange et le plus excentrique des Présocratiques, il a aussi probablement joué un rôle politique important dans sa cité d'Agrigente, en Sicile, où il lutta contre les tentatives de tyrannie avant d'être exilé. Les fragments qui subsistent de ses deux poèmes philosophiques (*Purifications* et *De la nature*) permettent de reconstituer sa philosophie notamment sa cosmologie naturaliste. Il imagine que la nature est composée de quatre éléments : le feu, l'air, l'eau, la terre. Deux forces actives et opposées, l'Amour et la Haine, ou l'Amitié et la Discorde, sont à l'œuvre dans ces éléments, les combinant et les séparant en une pluralité infinie de formes. Empédocle est aussi à l'origine d'une théorie originale de la perception : les objets extérieurs émettent des effluves qui pénètrent dans les pores dont sont munis les organes des sens. L'interrogation philosophique a dû le déprimer puisque, selon la légende, il se serait jeté dans l'Etna.

Pour tenter de résoudre le problème posé par la confrontation des thèses de l'école de Pythagore et de l'école d'Élée, Leucippe (460-370 av. J.-C.) à l'origine de l'école d'Abdère et son élève Démocrite (v. 460-v. 380 av. J.-C.) présocratique mort ... quarante ans après Socrate, vont faire une hypothèse promise à un brillant avenir. Il s'agit, en fait, de la version physique de la théorie des indivisibles, de cette idée que l'on peut s'approcher infiniment de racine de 2 à l'aide de rapports de plus en plus fins. Cette théo-

rie inspirera, au cours des siècles, aussi bien Platon et Aristote qu'Épicure, Descartes et Leibniz et, bien entendu, la physique moderne. Pour eux, la *substance* est composée de minuscules particules invisibles et indivisibles, qui ne diffèrent que suivant des propriétés physiques simples telles que la taille ou la forme. Ce sont les *atomes* (*tomos* : morceau coupé, précédé du *a* privatif) éléments *in-sécables*, séparés par du vide. Ces atomes peuvent se rencontrer. Ceux qui possèdent des formes complémentaires s'emboîtent et constituent provisoirement des corps plus complexes.

Il s'agit là de *la première conception matérialiste et mécaniste du réel* : il réduit les qualités sensorielles des éléments (tels que la chaleur, le froid, le goût ou l'odeur) à des différences quantitatives entre atomes. Ainsi, toutes les formes supérieures d'existence, les plantes, les animaux et même la pensée humaine, peuvent s'expliquer en termes purement physiques donnant ainsi sa première formulation globale au déterminisme matérialiste, selon lequel tous les aspects de l'existence sont déterminés par des lois physiques. Leucippe aurait, aussi, été à l'origine, à travers la théorie de l'*eidola*, de cette idée que les choses émettent autour d'elles des petites images que nous percevons ensuite. Voilà une contribution intéressante à une théorie de la représentation que reprendra Épicure et dont nous reparlerons au prochain chapitre ! Dès cette époque se posait cette lancinante question de savoir *comment un élément matériel peut avoir une action dans le monde immatériel de l'esprit*. Dans la perspective atomistique de Démocrite, la réponse peut apparaître cohérente à défaut d'être convaincante. Pourquoi, après tout, des images matérielles n'impressionneraient-elles pas une âme matérielle, constituée comme tout le reste d'atomes agrégés ? Mais cette théorie est-elle aussi plausible chez les spiritualistes ? Nous retrouverons cette question chez Aristote.

CONCLUSION

Pour conclure sur les présocratiques, nous pouvons dire que, avec une conception du monde qui peut nous apparaître un peu naïve aujourd'hui, ils ont puissamment contribué à jeter les bases d'une théorie de la représentation, ce concept leur étant alors totalement étranger. Ce que résume fort bien L. Jerphagnon :

« Nous avons vu prendre forme, au travers des systèmes divergents – milésiens, éléates, abdéritains – une même exigence : rendre compte de ce qu'impose l'expérience quotidienne selon des principes qui la rendent pensable, ou utilisable,

et qu'on puisse exprimer en termes de raison. Tout cela tire en tout sens, chaque philosophe suivant jusqu'au bout, comme s'il était tout seul, l'intuition dont un jour il s'était vu favorisé. Chacun d'eux avait contemplé un horizon qui prouvait tout... Le chaos primitif des grands mythes est devenu cosmos, il obéit à des lois, l'identité, la non-contradiction, la causalité, les proportions, les nombres » (1989 : 92).

Avec les abdéritains, toute une époque de la pensée grecque s'achève tandis qu'une autre se prépare dans les ruines d'Athènes qui a payé le prix fort pour sa victoire contre l'Empire perse.

NOTES

1 - Les hellènes entretenaient des relations actives avec le Proche-Orient par le comptoir d'Al-Mina, près d'Antioche. Le royaume de Lydie, surtout connu pour la richesse légendaire du roi Crésus (561-547 av. J.-C.) qui tirait son or des sables aurifères du fleuve Pactole, a aussi joué un rôle important comme intermédiaire entre les civilisations du Proche-Orient et le monde grec d'Asie mineure.

2 - que l'on connaît grâce aux fouilles archéologiques initiées par H. Schliemann (1822-1890) et Sir A. Evans (1851-1941).

3 - Du grec *aoidos* « chanteur ». Les aèdes étaient des poètes et des musiciens qui chantaient les exploits des dieux et des héros en s'accompagnant à la lyre.

4 - Le lecteur intéressé peut lire avec profit l'ouvrage de Corinne Coulet (1996) *Communiquer en Grèce Ancienne* Paris : Les Belles Lettres, notamment p.p. 18, 50.

5 - Ces textes morcelés livrent une pensée fragmentaire. De l'oeuvre de ces auteurs qui fut parfois considérable, il ne reste bien souvent que des fragments sous forme de citations chez Platon ou Aristote ou des opinions qu'en donnent certains auteurs anciens, appelés, pour cette raison, les doxographes. Nous disposons néanmoins sur ce sujet, depuis 1988, d'un ouvrage remarquable *Les Présocratiques* de Jean-Paul Dumont paru chez Gallimard à La Pléiade.

6 - Nous considérerons, pour l'instant, les termes de savoir et de connaissance comme synonymes dans la mesure où, comme le rappelle J. Brunschwig (1996 : 118), la langue française est l'une des rares langues à faire la différence entre savoir et connaissance. Les expressions courantes distinguent ainsi une connaissance de type objectal et un savoir de type prépositionnel. On dit « connaître quelqu'un », mais on ne dit pas « avoir quelqu'un » (à l'exception de savoir quelque chose). Par contre, on dit « savoir que quelqu'un... ». En grec ancien, les verbes cognitifs ne sont pas spécialisés.

7 - Qu'Aristote présentera comme lié à la *poiësis*, la fabrication des objets.

8 - Rappelons que la substance chose concrète existe en soi et subsiste sous les changements qu'elle subit. La substance reçoit des attributs mais n'est attribut d'aucune autre substance.

BIBLIOGRAPHIE

- Brisson, L. ; Meyerstein, W. (1995) *Puissance et limite de la raison*, Paris : Les Belles Lettres.
- Brunschwig J. ; Illoyd G. (1996) *Le savoir grec. Dictionnaire critique*, Paris : Flammarion.
- Chadwick, J. (1972) *Le déchiffrement du Linéaire B. Aux origines de la langue grecque*, Paris : Bibliothèque des Histoires.
- Desanti, J. T. (1969) Une crise de développement exemplaire : La Découverte des nombres irrationnels *Logique et Connaissance scientifique*, Paris : Gallimard, La Pléiade.
- Détienne, M. (1981, 1992) *L'Invention de la mythologie*, Paris : Gallimard.
- Dumont, J. P. (1988) *Les Présocratiques*, Paris : Gallimard, La Pléiade.
- Goody, J. (1979) *La Raison graphique : la domestication de la pensée sauvage*, Paris : Édition de Minuit.
- Hésiode (rééd. 1998) *Les Travaux et les Jours*, Paris : Arléa.
- Homère (rééd. 1965) *L'Iliade et l'Odyssée*, Paris : Gallimard, La Pléiade.
- Jerphagnon, L. (1989) *Histoire de la pensée : Tome 1 Antiquité et Moyen Âge*, Paris : Tallandier.
- Lévêque, P. (1964) *L'aventure grecque*, Paris : Armand Collin.
- Poursat, J. C. (1995) *La Grèce préclassique des origines à la fin du VI^e siècle*, Paris : Seuil.
- Vernant, J. P. (1965, 1996) *Mythes et pensée chez les grecs*, Paris : La Découverte.
- Vernant, J. P. La mythologie, c'est une vision de soi face au monde, *L'Express* du 26/06/2003.

de l'Idée à la re-présentation théâtrale

*« Dans la Grèce, berceau des arts et des erreurs,
et où l'on poussa si loin la grandeur et la sottise de l'esprit humain... ».*

Voltaire, *Treizième Lettre Philosophique* (1734)

Il ne fait plus, je crois, aucun doute que les techniques de validation, dans leurs prétentions à la certitude, trouvent leurs racines dans le contexte politique particulier de la Cité. Mais, à Athènes, avec Socrate, Platon et Aristote, c'est bien autre chose qui va se jouer. C'est toute la grammaire de notre pensée occidentale qui va s'écrire en quelques décennies.

UN CONTEXTE UNIQUE

Les historiens s'interrogent encore pour dater la naissance de la cité grecque. Il est certainement réducteur d'en isoler la naissance en ne cherchant son origine que dans le monde des Hellènes. D'autant plus que, malgré une longue histoire, la notion de cité-État reste ambiguë et mérite une définition plus précise. La Cité, la *polis*, qui a remplacé, comme nous l'avons vu, l'ancienne organisation tribale constituée de la ville et des terres cultivables attenantes existe d'abord par son corps civique, par sa communauté de citoyens accompagnés de leurs familles. Mais cela n'est pas suffisant. La communauté de citoyens établie sur un territoire donné a aussi besoin,